

L'homme que la neige rendait fou

François Hébert

Volume 21, numéro 3 (123), mai-juin 1979

Douze nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60176ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1979). L'homme que la neige rendait fou. *Liberté*, 21(3), 75–80.

L'homme que la neige rendait fou

FRANÇOIS HÉBERT

Pourquoi ? Pourquoi fallait-il qu'il lui vînt à l'esprit d'étranges pensées chaque fois qu'il neigeait ? Car le phénomène se reproduisit régulièrement jusqu'à l'hiver de 19... au cours duquel il rencontra Natalie R..., un soir de tempête : c'était la veille du jour de l'An et un peu plus tard, il la raccompagna chez ses parents, qui demeuraient sur le Mont Royal. La fête, un bal masqué, avait été réussie ; les invités avaient enlevé leurs déguisements quand la grande horloge avait sonné le glas de l'année morte, et Natalie, dans sa longue robe blanche, s'était trouvée en face de lui à ce moment-là. Or il avait pris Natalie pour une autre jeune femme qu'il connaissait.

— Mais tu n'es pas...

Elle l'interrompt :

— Nigaud ! Bien sûr, que je suis !

Elle l'embrassa. Ils rirent et dansèrent jusqu'aux petites heures du matin, tandis que la neige tombait et tombait, arrondissant les angles des carreaux des hautes fenêtres.

*

C'est seulement l'été dernier qu'après avoir réglé mon propre cas, ou à peu près, que je commençai à pratiquer la psychanalyse. Il fut mon premier client. Je ne sais toujours pas ce qu'est une personne normale, mais je crois bien qu'il en représentait la meilleure approximation : ce qui ne manqua pas de me dérouter. Pour un peu, je me serais étendu sur le divan, et c'est lui qui m'aurait écouté ! Toujours est-il qu'il était quand même venu, et que les raisons de son geste n'étaient pas, si le reste l'était, claires. D'ailleurs, elles ne sont pas encore tout à fait élucidées et c'est un peu pour

tenter d'éclaircir le mystère que j'ai pris la plume. J'écoute des enregistrements, je consulte les dessins, étranges mandalas, qu'il traçait parfois lorsqu'il me racontait sa vie, d'une main machinale, inconsciente — et j'essaie de me remémorer, jusque dans les plus infimes détails, les circonstances de nos entretiens. Ma tâche serait sans doute facilitée s'il venait encore me consulter, mais non : la semaine dernière, après une vingt-sixième séance, il est parti en me disant qu'il ne reviendrait plus. Il faut croire qu'il disait vrai : il aurait dû revenir ce matin, il n'est pas venu. En fermant la porte, la semaine dernière, il s'est retourné vers moi, m'a souri et m'a dit, énigmatiquement :

— J'ai compris !

Eh bien, pas moi... Reviendra-t-il ? Je ne crois pas.

*

Quand ma mère est morte, c'était un samedi, je n'ai pas pleuré. J'ai enfoui ma tête dans l'oreiller et je n'ai pensé à rien. Tout est devenu noir. Je ne sais combien de temps cela a duré : quelques secondes ? une heure ? Ensuite, une étoile s'est mise à scintiller dans ma nuit, et une joie absurde s'est emparée de moi. M'a littéralement possédé. Bizarrement, je crus devoir lutter contre cette force, parce qu'elle semblait me contraindre à renier ma mère, pour laquelle néanmoins je n'avais jamais manifesté un attachement excessif ; mais je n'étais pas non plus un fils indigne.

— Rien de plus normal...

— C'est vrai. Mais pourquoi cette nuit subite ? Et pourquoi cette lueur au cœur de mes ténèbres ? Voilà qui ne manquait pas de m'angoisser — et en même temps, de me transporter de joie.

*

Généralement, il traçait des carrés dans des cercles, et des cercles dans des carrés.

*

Séance du 22 décembre :

— Plus tard, j'ai connu Maud. Elle avait une prédilection pour le noir, qui lui allait d'ailleurs à merveille, avec ses longs cheveux de jais, ses yeux verts... Nous nous sommes vus quelques fois. Mais la fascination qu'elle m'inspirait, je pense qu'elle n'avait pas de contrepartie. Pourquoi donc continua-t-elle de me fréquenter ? Je crois qu'il y avait chez elle une sorte d'indifférence fondamentale : moi ou un autre... Et je plains celui pour lequel elle distille aujourd'hui son mortel venin ! Pourquoi a-t-elle cessé de me fréquenter ? Moi ou un autre... Le hasard.

— Le hasard ?

— Oui. Un bal masqué. Nous y sommes allés ensemble, mais elle a disparu dans la foule et je ne l'ai plus revue.

— Tu le regrettes ?

— Oh non ! Elle était dangereuse. Tiens ! Imagine ! (Il me tutoyait ; il n'était pas de ces patients qui vouent un respect maladif à leur médecin.) Elle avait eu l'idée — quelle sorcière, tout de même ! — de se présenter au bal *sans masque* ! Tu vois un peu ? Elle avait du reste un visage — pommettes saillantes, lèvres charnues, yeux profonds... — un visage assez frappant pour qu'on le soupçonnât presque de n'être pas le sien, pas naturel... Et quand minuit sonna, elle couvrit ses yeux d'un loup blanc ! Je le sais : son nouvel ami, que je connais un peu, m'a raconté...

— Mon pauvre ! lui ai-je⁽¹⁾ dit, et lui⁽²⁾, il ne se doutait pas que.

— Que quoi ? lui demandai-je⁽³⁾ ?

— Je ne sais pas, moi⁽¹⁾. Ce n'est plus mon problème, c'est le sien⁽²⁾.

— Parle-moi⁽³⁾ de Natalie.

— Natalie, c'est la neige.

*

Je n'ai pas conservé l'enregistrement de la séance, la seule, au cours de laquelle il m'a parlé un peu longuement

(1) Le patient.

(2) Son ami.

(3) Le psychanalyste.

de Maud. Tout ce dont je me souviens, c'est de leur rencontre, qu'il m'a racontée ainsi (en substance) :

— J'étais allé faire du ski sur la montagne. Je descendais tant bien que mal la pente sur mes vieux skis de bois quand Maud, vêtue d'un anorak noir, sur ses skis de fibre de verre, passa devant moi à vive allure ; je ne sais si ses skis heurtèrent les miens ; je perdis l'équilibre et tombai ; je rouvris les yeux et la vis...

— Continue !

— ...

— Eh bien ?

— Elle... remontait la pente ! Etrange...

— L'élan sans doute.

— Sans doute.

— ...

— Il faisait très froid ce jour-là. Nous nous sommes retrouvés au Chalet.

— Qui es-tu ? lui ai-je demandé.

— Qui ? Moi ?

— Non, elle ! dis-je en désignant une fille à la table voisine, pour me moquer un peu d'elle.

— Et toi ? répliqua-t-elle en souriant. Lui ? en désignant l'ami de la voisine.

— Je suis celui qui te demande qui tu es, dis-je, assez fier de ma répartie.

— Personne... conclut-elle tout bas, en regardant dehors, Tu n'es personne. Il n'y a personne ici. Sauf moi, Maud. A bientôt !

Et elle partit après m'avoir embrassé sur la joue.

Il se mit à neiger.

*

Vous n'avez pas idée des difficultés que rencontre le psychanalyste quand il doit interpréter les faits qu'on lui propose. Il doit d'abord se méfier de lui-même. Il doit ensuite filtrer les paroles du patient. Il doit enfin recréer les événements tels qu'ils se sont produits et leur attribuer — je n'ai pas dit : leur restituer — leur attribuer un sens. Un sens

susceptible de soulager définitivement le malade du mal qui le ronge à son insu.

« Ma folie de neige ! » disait-il de son obsession.

— Quand il neige, et peu importe ce que je fais à ce moment-là, je ne m'appartiens plus. Je dors. Je marche dans les rues du centre-ville, jusqu'à l'épuisement parfois. Parfois, la neige cesse assez tôt et je rentre chez moi, et je me remets à l'ouvrage. (C'était un traducteur ; il travaillait chez lui.) D'autres fois, la neige gagne : j'entre fourbu dans un bar quelconque et de verre en verre, je me noie dans un inexplicable chagrin. De fois en fois, ma réaction varie ; si la neige est légère, composée de petits flocons secs et froids, de billes minuscules ou de fines aiguilles, ma douleur est à son comble ; on dirait que cette neige-là traverse mon crâne et picore mon cerveau. Si par contre la neige est lourde, faite de gros flocons humides et collants, ou de flocons agglomérés, l'angoisse est moins forte. Elle me tient, mais elle est supportable. Il m'arrive même, je l'avoue, d'éprouver quelque plaisir à sentir ces petites étoiles molles fondre dans mes cheveux...

— La tête dans les nuages...

— ...oui, et je puis, comme ça, pour rien, ramasser la neige, la modeler et créer des bonshommes ; ou encore, faire des boules et viser les poteaux. Le *haut* des poteaux, au pied desquels les chiens pissent.

Il ajouta, curieusement :

— Alors, les boules éclatent et ça fait rire les poteaux ! Une fois cependant...

Il n'a pas continué.

*

Je pense qu'il faisait allusion à un incident qu'il m'a relaté la semaine dernière entre nombre d'autres histoires moins significatives.

— Je traduisais un poème assez compliqué et lors d'une promenade — une neige lourde tombait, comme une manne —, l'é étincelle se produisit : je trouvai l'expression française

que je cherchais pour rendre... je ne me rappelle plus les mots anglais, mais ça voulait dire, très exactement, ceci :

o mes os humides mes impossibles fagots

Beau, n'est-ce pas ? Fulgurant, limpide... les *o*, les *i*... Et je ramassai de la neige, j'en fis une boule que je projetai vigoureusement vers un poteau — que je ratai ; la boule fracassa une fenêtre, et je me mis à rire. Et à courir, car un vieil homme sortait de la maison à la vitre cassée, en enfilant son manteau ; il me poursuivit quelque temps, mais je le devançai rapidement et il me perdit de vue.

*

Je viens de parler de mon patient à un ami, psychanalyste comme moi.

— Oedipe, hein ? L'homme-poteau, les sentiments ambivalents à l'égard de la mère ; la mère morte, la mère tuée ; haïe, regrettée...

— Oui et non. C'est plus simple et plus compliqué.

— Je ne comprends pas.

— C'est le temps qui l'obsédait, à travers la neige. Du ciel plombé, des nuages, du noir vient la neige — blanche. Et le blanc lui noircit les idées...

— Oui, mais sa neige est faite d'aiguilles et de boules...

— D'accord. Mais c'est la *différence pure* qui le tracassait. Et non ce que les signes recouvrent. Je crois qu'il considérait plutôt ses parents comme les symboles de la neige ! Non, même pas. Il n'y avait pas de symboles pour lui. Un ensemble d'objets différenciés, de lignes et de courbes. Des mouvements. De simples variations. Le dur engendrant le mou. (Le dur se définissant comme un état intermédiaire entre le plus dur et le plus mou. Le mou aussi).

— Persécuté !...

— Evidemment ! Mais il a compris.

— Natalie ?

— Peut-être. Je parie qu'il va la revoir. Et je parie aussi qu'il va abandonner la traduction, et devenir psychanalyste comme toi et moi. J'aurai été sa béquille, et maintenant, il marche...

— Au fait, j'ai lu tes poèmes et...

Dossier classé, ce 1er janvier 19...